

« L'École des bouffons »

Philip Wickham

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (1995). Compte rendu de [« L'École des bouffons »]. *Jeu*, (76), 196–198.

espace scénique aménagé pour cette production étouffait le souffle qu'on aurait voulu sentir se dégager du jeu de Julie Vincent pour lui permettre de s'approprier pleinement le texte, pour l'autoriser, en quelque sorte, à le parfaire. Ensermée dans cet espace restreint, piégée par une scène construite sur un monticule de sable, la comédienne semblait avoir quelque mal à relever ce défi d'équilibriste et à donner, en même temps, toute sa mesure à un personnage démesuré, débordant, vibrant. Le spectateur en retirait une impression de promesse non tenue, de ruptures continues dans un univers où il n'a pas pu entrer. Il aura fallu nous contenter de l'émotion qui nous gagne à la fin du spectacle, lorsque nous parvient le dernier chant de la cigale et que, comme les lignes d'une main que l'on ne nous a jamais tendue, nous apercevons les traces de ses pas dans le sable.

Diane Godin

« L'École des bouffons »

Texte de Michel de Ghelderode. Mise en scène : Stéphane Cheynis ; scénographie et costumes : Louis Hudon. Avec Phoebe Greenberg (Horrit), Rénald Laurin (Galgut), Leni Parker (Serlap), Patrice Savard (le chevalier Folia), Stéphane Séguin (Bifrons) et Françoise Simon (Moscul). Production des Créations Diving Horse, présentée au Théâtre de la Bibliothèque du 30 mars au 22 avril 1995.

Heureux théâtre burlesque

L'univers dramatique de l'écrivain belge Michel de Ghelderode est au théâtre du XX^e siècle ce que les tableaux du peintre flamand Jérôme Bosch sont à la peinture du XV^e. Bien que plusieurs lustres, guerres et épidémies séparent les deux hommes, la comparaison est obligatoire, d'autant plus qu'ils partagent le même univers géographique et imaginaire. Dans leurs œuvres triomphent la subversion, le mal, la folie et la mort, incarnés par des êtres mi-animaux, mi-humains, au corps difforme, qui vivent dans un monde situé entre le ciel et l'enfer. C'est le lieu de prédilection des fous, des bouffons, de ces êtres de pulsions magnifiés qui ont chacun une tare propre, personnifiant les hommes dans ce qu'ils ont de plus vil, monstrueux, pestilentiel et méchant ; de ces êtres de plaisir, aussi, que l'on voit apparaître chaque fois qu'il y a fête, carnaval, émeute, festin, beuverie ou orgie. Que *l'École des bouffons*,



Photo : Hayeur.

écrite en 1937, soit une pièce encore pertinente aujourd'hui, cela ne fait pas de doute. À condition de ne pas la prendre au premier degré, ce qu'a bien compris le metteur en scène Stéphane Cheynis.

On s'attend des fous qu'ils se débouchent ; les voir fréquenter l'école est plus étonnant. Car que peuvent apprendre de tristes rejets unidimensionnels, sinon que leur état est éternel ?

Tout ce que leur maître Folial daigne leur apprendre, en somme. Ce chevalier excentrique qui vit retiré dans un lieu sans foi ni loi, au rythme de sa propre déraison, enseigne à cette horde de monstrueux bouffons, avec l'aide de son bras droit Galgut, comment arriver à un degré extrême de déchéance. Sauf que pour cette leçon-ci, les bouffons répètent une farce — dans laquelle il y a un meurtre —, pour la jouer devant leur maître afin de précipiter sa mort, et se libérer du tyran. Hélas ! les bouffons étant des êtres éternellement soumis à leur basse condition, cette mascarade n'aboutit qu'à leur propre perte, puisque Folial réussit à démasquer la machination qui allait le perdre.

La démesure des personnages, caractérisée par leur forme bien plus que par leur psychologie, appelait nécessairement un jeu stylisé, grossi, animal, où, dans la plus pure tradition grotesque, le costume était prédominant, donnant droit aux plus horribles déformations du corps. Horrifier accumulait une surabondance de chair nue, et roulait sur scène plus qu'elle ne marchait. Le serviteur Galgut, l'aile repliée sur l'épaule en guise de cape, avait pris la forme d'un sublime volatile ; Serlap, avec sa trompe sur la tête, était un tamanoir bipède. La scène du Théâtre de la Bibliothèque n'avait que le trône du maître pour décor, ce qui laissait place à d'amples déplacements, au milieu des livres qui jonchaient le sol. Dans un coin, un gros gong remplaçait la clochette d'école. On a fait usage de tous les paliers de l'ancienne bibliothèque, ce qui faisait résonner les borborygmes, les grognements et les cris. Au deuxième étage se jouait la pièce entre deux petites scènes qui se faisaient face ; en dessous, un spectateur mal placé

aurait pu recevoir une gommeuse coulée de bave ou les effluves d'un pet.

Cette production réunissait tous les éléments d'un heureux théâtre burlesque. Malgré un travail intéressant sur la forme et le mouvement stylisés, on était quand même peu touché par cette proposition. La mécanique du jeu se faisait parfois trop sentir, et l'interprétation n'a pas atteint une vérité autre que celle du plaisir de jouer, de déformer et de grossir. La caricature a peut-être été poussée un peu loin, car on ne saisissait pas ce que ces êtres pouvaient avoir d'humain ou de réel. Il y avait aussi un certain éparpillement dans l'espace, que l'éclairage n'a pas toujours réussi à bien découper. La grandeur de la salle — ce théâtre à l'acoustique capricieuse — n'a rien facilité. Cela dit, *Diving Horse* a déniché une pièce importante de Ghelderode, à une époque où cet auteur mériterait d'être plus souvent joué, en permettant de faire découvrir un texte aux accents poétiques qui fait de multiples allusions au théâtre de la vie, quand elle ressemble à un cauchemar.

Philip Wickham

« La société de chasse »

Texte de Thomas Bernhard ; traduction : Claude Porcell. Mise en scène : Alain Solowy ; scénographie : François Giddey ; éclairages : Sylvain Poliquin ; costumes : Judy Jonker. Avec Sylvio Archambault (Écrivain), Claude Michel Coallier (Second Ministre), Isabelle l'Écuyer (Générale), Agnès Falquet (Princesse), Tania Lafrance (Anna), Denis Lavalou (Prince), Joël Marin (Asamer), Gilles Pelletier (Général) et Luc Pilon (Premier Ministre). Production d'Ofner, présentée à l'Espace Libre du 20 avril au 13 mai 1995.

Société de chasse à l'Homme

Le titre prête à toutes sortes de jeux sur les mots : au premier degré, évidemment, on pense à ces traditionnels clubs de chasseurs, si populaires en Autriche et en Allemagne ; à un second degré, il évoque un groupe social où les uns sont armés, ce qui fait des autres des proies potentielles, chassées, victimes, groupe social qu'on appelle *la société*. La pièce est essentielle, dure, sans aucun compromis lénifiant. Elle met en scène une soirée chez le Général, où s'affrontent un écrivain, la femme du Général, un ouvrier, une princesse, un premier ministre, un second ministre et une cuisinière. Sauf Anna, la cuisinière, et Asamer, l'ouvrier forestier, ils sont tous sans noms, identifiés par l'auteur uniquement par leur fonction sociale. Tandis qu'Asamer vient régulièrement chauffer le poêle, car il neige et il fait tempête dehors, on parle de politique, on parle de la forêt qui est victime d'un parasite : la bostryche, une